

ses yeux attendris, on n'a pas besoin de bouger pour rencontrer les peines et les joies qui font notre lot quotidien. Les unes et les autres nous atteignent sûrement, va... où que nous allions...

Sur cette réflexion philosophique, elle se tait, méditative. Rosy qui respecte son silence l'examine à la dérobée. Les soucis surajoutés ont imprimé leurs mille griffes sur cette face meurtrie. Le cœur de la jeune fille s'émeut. Elle interroge doucement:

—Vous en avez eu beaucoup de peines, n'est-ce pas Auntie?

Mademoiselle Chatellier ne répond pas tout de suite. Les prunelles, lavées par tant de larmes, caressent mélancoliquement l'espace, comme si elles suivaient un film invisible.

—Des peines... Qui n'en a pas?

Sa voix est étouffée... Sans doute pense-t-elle à ceux qui sont partis... aux chers visages à jamais disparus de l'horizon des jours et qu'elle ne peut plus retrouver qu'en sa mémoire qui en a pieusement conservé la fidèle image.

Elle murmure encore songeuse:

—Des peines... La première date du jour où mon frère François, ton père, ma petite Rose-Mary, nous a quittés pour aller faire de la peinture à Paris... Oh! il y a longtemps... Je n'étais plus toute jeune, car je suis son aînée de beaucoup... Songe donc... j'avais seize ans de plus que lui... Oui, il y avait entre nous deux autres petits Chatellier qui sont morts, l'un à dix ans, l'autre à sept... François était venu tard... pour remplacer ces deux-là, pensait-on chez nous... Mon père avait espéré dans ces bras valides et forts... Ce fut une atroce déception. La maison prit le deuil comme pour les autres... car vois-tu, petite, quand un fils de chez nous abandonne la terre, c'est un véritable drame... Une manière de désertion.

—Pour moi, ce fut pire... car je perdais en lui, mon seul compagnon...

—Pauvre Tante Thérésine... Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée?

Mademoiselle Thérésine hausse les épaules. Les coins de sa bouche se plissent pour une moue dont on ne sait si elle est moqueuse ou chagrine.

—Peuh! cela ne s'est pas présenté... Pourtant, j'étais romanesque... quand j'avais ton âge et je rêvais quelquefois, vers cette heure-ci, tiens... quand le soir tombait. "Mademoiselle Romance"... ainsi m'avait baptisée François qui aimait à rire... sans méchanceté... Mais je revenais vite sur terre... La romance ne durait pas... Tu penses!... J'étais la seule fille... et notre mère toujours malade. Il fallait s'occuper des petits, du personnel, aider à la cuisine, au raccommodage, à la laiterie quand le bétail était nombreux. Puis, maman est restée trois ans paralysée, elle aussi. Je ne pouvais guère la quitter: il y avait des soins à lui donner, jour et nuit...

"Et quand elle a été partie, j'ai pris sa place... Il n'y avait pas d'autre femme que moi, tu comprends: François était tout jeune, père pas bien vieux. Si je m'étais mariée, notre père aurait été obligé d'introduire une autre personne dans la maison qui eut, peut-être, été une marâtre pour François... Je n'ai pas voulu... Et lorsque mon frère a lâché la ferme pour Paris, il était trop tard... Mes cheveux étaient déjà gris... Et puis, père avait déjà bien assez de chagrin!..."

Rose-Mary examine sa tante avec une curiosité où l'admiration se mêle à la stupeur. Est-il possible que dans une existence d'apparence aussi simple et qu'elle croyait mesquine tienne tant de graves devoirs, tant de renoncements, tant de sacrifices courageusement consentis? Depuis que Mademoiselle Thérésine lui livre ainsi, par bribes, des morceaux de sa vie, un revirement s'est fait dans l'âme de Rosy.

Mentalement, elle compare la blonde Elsie Paddington occupée de plaisirs et de futilités dont tous les soins sont uniquement consacrés à des satisfactions d'égoïsme et de vanité et Thérèse Chatellier. La comparaison n'est pas en faveur de la première. Dans l'esprit équitable de la jeune fille, l'étoile de Mammy pâlit. Elle s'en attriste: elle ne voudrait point juger sa mère. Est-ce sa faute si elle se sent fière maintenant de ces Chatellier qu'on lui avait appris, sinon à renier, du moins à considérer avec dédain...

Pourtant, il n'y a pas à se le dissimuler c'est bien un sentiment d'orgueil... qui amène, aux joues de Rose-Mary, cette rougeur fugitive... un sentiment d'orgueil et de satisfaction, à la pensée qu'elle est de la race de cette brave Mademoiselle Thérésine qui sut accepter la vie et ses luttes avec tant de cranerie...

Elle joint les mains, dans une soudaine explosion de tendresse et tournant vers sa compagne des prunelles qui brillent à travers la rosée de larmes refoulées:

—Oh! Auntie, que je voudrais vous ressembler...

—Me ressembler?... Bonne Vierge...

—Ah! oui, vous ressembler... Vous êtes si chic... si épatante... si... si sport...

—Moi, sport? suffoque Mademoiselle Chatellier, médusée.

—Mais oui... ça signifie que vous êtes courageuse, grande, dépourvue de sentiments mesquins, loyale et bonne...

—Ah! c'est être sport, tout ça?

—Parfaitement... C'est le "fair play"... le franc jeu des as véritables... Et vous êtes un as, à votre manière...

—Je ne m'en doutais pas... formule Mlle Thérésine dans un rire flûté.

—Je vous admire, vous savez... Pour tout! Pour votre dévouement de jeunesse... parce que vous avez fait la nurse... et puis la maman... et puis le chef de famille... et parce que vous n'avez jamais pensé à vous... Et il y a aussi l'histoire de la guerre... Oh cela, c'est terriblement beau... la charrue, les travaux, la culture... et ça, au milieu de tous vos chagrins, des déchirements, des deuils: papa qui n'est pas revenu, l'oncle Frédéric qui a été tué, grand-père qui est mort... et Claude que vous avez élevé...

Elle baisse plusieurs fois ses paupières qui s'humectent, fixe sa tante avec des yeux brillants:

—Et vous gardez malgré tout une chère vieille figure toute calme, toute étonnée, toute modeste, presque timide... Comme si vous n'aviez pas derrière vous, de quoi... de quoi être décoré...

—Ah! tenez... Auntie, je vous adore...

Elle a eu un si brusque élan pour se jeter au cou de Mademoiselle Chatellier que la Grise déroutée, fait un écart et prend le galop.

—Hé là!... hé! prononce la bonne demoiselle en s'emparant vivement des rênes... tu vas nous faire tuer avec tes effusions... En voilà une exaltée...

Mais sa voix grondeuse vibre de tendres inflexions et il y a des larmes au bord de ses cils...

Décidément, le départ de Mademoiselle Hermance, en forçant Rosy à se mêler davantage aux hôtes de la Sauvagère, a resserré les liens entre eux.

C'est ainsi que la jeune fille commence à goûter le charme des veillées, dans la vaste salle où la Perlotte, sa vaisselle finie, vient tout bonnement se mêler à la conversation. Cela a quelque peu choqué Rosy qui n'avait aucune idée de ces mœurs patriarcales... Mais comme cette familiarité n'exclut pas, chez la servante, le respect qu'elle doit à sa maîtresse et qu'elle lui démontre à tout instant, en dépit de ses airs bourrus, Rosy a fini par admettre sa présence... puis à la désirer même, car la brave femme a un langage vert et savoureux qui l'amuse infiniment.

Dès le repas terminé, Mademoiselle Thérésine s'assied dans le grand fauteuil, son tricot sur les genoux... Rosy, les mains à la nuque, bavarde, en fixant parfois à la dérobée, le taciturne Claude qui fume, l'œil au plafond, ou bien lit son journal, en apparence très absorbé.

Quand la Perlotte arrive, agitant entre ses doigts un bas interminable dont elle dissimule une partie dans la poche de son tablier, avec la pelotte de laine, le jeune homme se lève généralement pour prendre congé. Il va embrasser Mademoiselle Chatellier en ployant son grand buste jusqu'à la petite forme perdue dans le vaste siège, tape sur l'épaule de la Perlotte — qu'il tutoie sans plus de façons... puis, s'incline brièvement devant Rose-Mary.

—Bonsoir, ma cousine...

—... nuit... cousin...

Quand il est sorti, Mademoiselle Thérésine gronde:

—Alors, pas encore finie, cette brouille?

—Quelle brouille? riposte Rosy, l'air innocent.

—Avec Claude... Vous êtes comme chien et chat. Ah! des Chatellier tous les deux, aussi têtus l'un que l'autre.

—Moi... qu'est-ce que je lui ai fait? Il est ours... mal élevé... sauvage...

—Avoue, dit doucement Mademoiselle Thérésine que tu n'as rien fait pour l'apivoiser...

—Il ferait beau voir, s'indigne Rosy que je me donne cette peine... Est-ce mon rôle? je n'ai pas l'habitude de me jeter aux pieds des hommes, Dieu merci... C'est généralement le contraire qui se produit.

—Voyons... Il n'est pas question de ça...

—Et je ne commencerai pas par ce paysan grossier... poursuit Rosy dont la véhémence augmente.

Mademoiselle Thérésine se hâte de détourner la conversation. Elle éprouve à l'endroit de son neveu une espèce de culte qui ne laisse pas de rendre Rosy un peu jalouse.

Car Rosy sait bien où Claude se rend tous les soirs... Il a beau faire un détour... prendre par la grand-route qui rejoint le sentier du petit bois, à cent mètres de la métairie, Rosy n'ignore pas le but de ces absences quotidiennes.

Il fait encore assez clair, à cette époque, pour distinguer de loin la haute silhouette qui s'en va, de son pas un peu déhanché, vers la maison mystérieuse, l'ancien logis bourgeois, soit disant cédé par les Chatellier à un locataire farouche.

Rose-Mary, la première fois où elle a surpris ce détail a eu bien envie de le faire remarquer à Mlle Thérésine pour lui montrer qu'elle n'était point dupe et lui demander raison de son mensonge.

Et puis, un souci de prudence lui a fermé la bouche. Si elle veut arriver à percer l'énigme de la Sauvagère, il ne faut pas qu'elle laisse soupçonner sa curiosité.

N'est-ce pas dans le silence et le secret, lèvres cousues et masque impénétrable, qu'agissent tous les bons détectives?...

Pour distraire sa nièce, Mademoiselle Thérésine parle tout en tricotant... et tout ce qu'elle dit est si intéressant que Rose-Mary oublie bientôt ses machiavéliques pensées... Sa tante raconte des légendes du pays normand pleines de naïveté et de fraîcheur... Ou bien, elle évoque des histoires de son enfance, du temps où les processions parcouraient les routes, d'un calvaire à l'autre, et qu'elle était, elle, une petite fille aux tresses lourdes; toute fière de sa robe brodée, les mains pleines de pétales qu'elle jetait avec dévotion devant le Saint Sacrement.

—Ah petite, si tu avais connu cette époque... Notre contrée a maintenant beaucoup perdu de sa poésie...

Rose-Mary est de cet avis... Elle écoute, ouvrant de grands yeux, essayant de ressusciter la vision fervente de cette foule pittoresque où se mêlaient tous les costumes, précédées de flottantes bannières où l'or scintillait au soleil, de cette foule aux multiples visages recueillis; agenouillée au bord des routes devant les reposoirs fleuris... sous le grand ciel libre du bon Dieu...

Les phrases chantent à ses oreilles, évocatrices d'images; la bénédiction de la mer... le pèlerinage des Mousses... le dimanche des pommières.

Soudain, on entend là-haut une porte qui se ferme... C'est Claude qui vient de rentrer. Son pas claudiquant, saccadé, arpenté la pièce au-dessus de la salle. Que peut-il bien faire à marcher ainsi dans sa chambre?...

Quelquefois, les yeux de Mademoiselle Thérésine se lèvent vers le plafond. Elle soupire, échange un regard avec la Perlotte qui soupire plus fort et baisse les yeux.

—Ça le travaille, murmure cette dernière.

—Quoi? jette Rose-Mary curieuse.

Mais la Perlotte serre les lèvres, renfrognée tout à coup et sa maîtresse affecte de n'avoir pas entendu.

Alors, redevenu méfiant, Rose-Mary se tait, songeuse, le profil durci.

Une fois qu'elle voulait faire une excursion au grenier, elle a entrevu par hasard le domaine privé de son cousin, cette chambre dont la porte est, d'ordinaire, obstinément close.

Par l'entrebâillement, Rose-Mary a glissé un regard scrutateur.

L'étrange retraite pour un paysan. Des rayons de livres tapissent plusieurs étages... Il y a un piano dans un coin, de grandes cartes épinglées aux murs et, sur une table, une énorme mappemonde tournante.

Sur la cheminée, un voilier, — très beau, ma foi et qui ressemble, en plus grand à celui qui orne la salle du bas, — dresse une forêt de mâts et de vergues.

Rosy surprise a avancée la tête, précautionneusement. Elle a aperçu Claude... Penché sur une table où s'étalait un plan — que la jeune fille a identifié par la suite pour une carte marine — il suivait avec son doigt sur le papier, attentivement, comme un écolier qui étudie une leçon difficile... Puis, il a relevé le front...

Son regard est allé vers le voilier... Rosy a perçu, dans la glace qui lui faisait face, le reflet de ce regard et elle s'est étonnée de son expression... Il charriait comme une sorte de détresse... de même que les traits paraissaient contractés par un muet désespoir.

Rosy en a été sourdement remuée.

Elle y a pensé ensuite, longtemps... mais quand elle a reçu Claude, le soir, à table, et sa physionomie impassible, ses gestes lents pour découper le pain ou tailler dans le jambon avec son couteau de poche... sa mastication de ruminant, solide et affamé, elle s'est moquée d'elle-même.

Elle a haussé les épaules.

—Que suis-je donc allée imaginer ce matin en croyant déchiffrer sur la face de ce garçon le reflet d'une intime douleur?... Lui, éprouver ainsi un chagrin silencieux?... Il en est bien incapable. C'est un être trop dépourvu d'âme...

Quant au bateau que Claude semblait affectionner, — ce qui pouvait surprendre de la part d'un "terrien" comme lui — quoi d'étonnant à ce qu'il en eût le goût?... Son père ne possédait-il pas une pêcherie à Fécamp? Il devait cela aux souvenirs de sa lointaine enfance...

Satisfaite de cette conclusion qui libérait ses scrupules, la jeune fille se promit avec plus d'ardeur que jamais de démasquer Claude, s'il était vrai qu'il fût mêlé, ainsi qu'elle le supposait fortement, au mystère de la maison du bois... et à celui, plus troublant, de la tombe des Chatellier...

XII

Aujourd'hui Rosy est soucieuse.

Elle a enfin reçu une lettre de Jimmy, mais cette lettre au lieu de la satisfaire, la plonge dans une grande perplexité.

D'abord, c'est la première fois que ce bon jeune homme — quand elle veut se moquer de lui ou qu'elle a des raisons de lui en vouloir Rose-Mary appelle son fiancé "ce bon jeune homme" — c'est donc la première fois que ce bon jeune homme n'a pas obtenu immédiatement à un désir exprimé par la belle fille très chérie d'Archibald Paddington.

"Tenez, avait ordonné Rosy j'ai besoin de vous pour faire le détective!"

Et Jimmy, après une semaine de silence, riposte par quatre pages couvertes d'une écriture affolée où les jambages se chevauchent comme des coursiers aux approches du poteau.

Les sourcils rejoints au dessus de ses yeux durcis, Rose-Mary relit la lettre.

"Rosy, my dear, je vous en supplie, ne prolongez pas votre séjour dans cette ferme à bestiaux avec les vaches et les poussins..."

Les vaches et les poussins!... Que ce Jimmy est irrévérencieux... Comme s'il n'y avait, à la Sauvagère, que ce genre d'êtres, plus ou moins domestiques...

Et les gens, alors... les Chatellier, les parents de Rosy, pour quoi les compte-t-il?...

Elle oublie, dans son irritation, qu'elle fut la première à se plaindre de la rusticité du décor et des habitants...

—Je n'ai pas compris grand chose à cette histoire extraordinaire, au sujet de votre mère. On aurait essayé, dites-vous, de faire croire à sa mort?...

—Et comment! prononce mentalement Rosy. Il y a sa plaque et son portrait au cimetière...

—Pauvre Madame Paddington... Elle, si superstitieuse, aurait la jaunisse, si elle apprenait le fait et ne manquerait pas de craindre qu'il ne lui arrivât malheur.